

Pour une histoire des auto-dénominations *romanès*

Leonardo PIASERE

Università di Verona

For a history of Romani self-appellations

ABSTRACT: The article attempts to contribute to the history of the self-appellations of so-called “Gypsy” populations starting from the first European documents that recorded them. Continuing the studies carried out in previous decades by several linguists, it will particularly try to show how *Kalé* and *Rom(a)ničel(a)* autonyms were much more highly used in modern Europe than they are today and how their enormous diffusion contrasts with their now extremely modest use. The article will try to reconstruct their geographical diffusion and their relationships with other Romani self-appellations, of which it will also try to reconstruct the diffusion areas. In immersion, dispersion processes and the absence of legitimacy which historically characterizes populations known as “Gypsies” in Europe, the game of primary and secondary self-appellations is fundamental in reporting on identity dissolutions, resistances, innovations and self-constructions.

KEYWORDS: ROMANI AUTONYMS, MODERN EUROPE, REGRESSIVE HISTORY, ROM(A)NIČEL(A), KALÉ.

This work is licensed under the Creative Commons © Leonardo Piasere

Pour une histoire des auto-dénominations romanès

2019 | ANUAC. VOL. 8, N° 1, GIUGNO 2019: 85-118.

ISSN: 2239-625X - DOI: 10.7340/anuac2239-625X-3800



Introduction

Je voudrais reprendre un thème qui me fascine depuis plus de vingt ans (Piasere 1992a, 1992b)*, quoique le sujet m'ait occupé par phases assez discontinues: quel apport un anthropologue peut-il offrir à l'histoire romani? Ma réponse est que l'anthropologue doit suivre jusqu'au bout la "méthode régressive" développée par Marc Bloch (1931, 1952). L'anthropologue est sans doute mieux placé que les historiens eux-mêmes pour pratiquer cette sorte d'"histoire à rebours": la connaissance du présent, acquise avec l'expérience ethnographique personnelle et la communication orale, permet la connaissance du passé transmise par les documents écrits. Pour mener à bien cette opération, comme je l'ai écrit il y a des années (Piasere 1994), l'anthropologue ne doit pas craindre d'attraper le torticolis, qui est un mal nécessaire s'il veut construire l'histoire de l'intérieur des groupes roms. *De l'intérieur*: cela signifie tenir compte de leurs catégories et de leurs systèmes de sens. Par exemple, si je consulte un dictionnaire rom du XVI^e siècle, celui qui a été recueilli par Scaliger (in Vulcanius 1597), et que je trouve le terme romanès *gagi* pour traduire le latin *mulier* ("femme"), je peux supposer en bonne connaissance de cause, au vu de la sémantique actuelle du terme *gaġi*, qu'il signifiait également au XVI^e siècle "femme non-rom" et que, par conséquent, la grande distinction ontologique entre roms et gaġé dont parlent toutes les ethnographies d'aujourd'hui était déjà en marche à l'époque, même si le recueilleur du dictionnaire l'ignorait parfaitement.

Je ne veux pas dire par là que l'histoire de l'extérieur, celle qui se base sur les catégories des auteurs des documents, ne soit pas importante. Elle est simplement partielle: certes, *gaġi* signifie "femme", mais ce terme ne comprend pas toutes les femmes. Dans le cas des Roms, l'histoire de l'extérieur livrée à elle-même risque de montrer des personnes perpétuellement à la merci de pouvoirs publics qui les persécutent, des personnes privées de toute *agency*, de toute capacité d'agir, sauf de l'agir délinquant. La persistance des Roms nonobstant les persécutions démontre le contraire. L'histoire à rebours montre également qu'il est faux de dire que les Roms ont toujours su résister,

* Une première version de cet article a été présentée au *Coloquio Internacional Gitanos entre Europa y las Américas. Creatividad e innovación en los procesos de inmersión, dispersión e ilegitimidad* (San Luis Potosí, Mexique, 23-25 Janvier 2018). Je remercie encore Neyra Alvarado Solís du Colegio de San Luis (ColSan), organisatrice du colloque, pour son aimable invitation, et tous les participants pour leurs sollicitations. Une version espagnole de ce texte va être publiée dans les Actes du Colloque.

comme nous le verrons plus loin. Dans son évolution oscillatoire et zigzagante entre les dimensions temporelles, l'histoire régressive permet d'entrevoir des résistances, des capitulations, des victoires et des défaites. Par ailleurs, l'anthropologie au prix du torticolis, à savoir la recherche de l'histoire de l'intérieur, connaît d'énormes difficultés: elle aussi se base uniquement sur des documents écrits par les non-Roms, comme le fait l'histoire de l'extérieur, mais elle doit, plus que cette dernière, dépouiller les documents des préjugés anti-tsiganes des rédacteurs, et se contenter des rares indices que ces documents laissent filtrer. En outre, elle exploite abondamment les textes écrits dans les langues dites non standard, à l'instar des dictionnaires de la pègre, recueillis pour contrôler les fameuses "classes dangereuses", et qui agissaient tel un boomerang en démontrant leur vitalité et leur force contre-hégémonique. Les textes et les dictionnaires des jargons sont importants, car les mots qui les forment sont souvent puisés dans des langues minoritaires parlées dans une région donnée, et inconnues des locuteurs des langues majoritaires. Ils peuvent donc être des dépôts de termes pris d'une langue minoritaire bien avant que cette langue ne devienne un objet de connaissance en dehors de ses locuteurs. Enfin, les textes en romanès, éparpillés dans toute l'Europe, recueillis par curiosité, à des fins policières ou à des fins scientifiques, ont un effet subversif en eux-mêmes. Les auteurs, pris dans la double contrainte de prouver au lecteur leur connaissance d'un thème souvent traité comme un secret, mais incapables de gérer une langue qu'ils ne connaissaient pas en réalité, pouvaient transcrire les termes certes de façon maladroite, mais ils ne pouvaient pas vraiment vérifier leur signification, laquelle, capable de sortir des frontières du document, devenait subversive en elle-même. Ce type de textes confirme l'existence de personnes qui, avec leur immersion enracinée dans les populations locales et leur dispersion aux multiples facettes dans l'espace européen, s'opposent de manière effrontée et presque railleuse à l'absence de légitimité dont elles souffrent de la part des pouvoirs publics.

L'histoire à rebours ne considère pas qu'un texte écrit est entièrement replié sur lui-même et incapable de véhiculer une quelconque information allant au-delà du texte et de l'auteur lui-même, comme le présume une critique postmoderne (cf. Ginzburg 2006). L'histoire de l'intérieur exploite les failles qu'un auteur introduit dans un texte sans s'en rendre compte, elle s'enfile par la brèche et débouche sur une autre réalité.

Je voudrais exploiter cette faille dans les documents des non-Roms, afin d'apporter une contribution à l'histoire de l'intérieur des Roms: j'analyserai l'histoire des ethnonymes les plus répandus, notamment celui de "Roma-

ničel”, le moins commun aujourd’hui. Je rappelle qu’en ethnolinguistique l’autonyme (ou endonyme) désigne l’ethnonyme que les locuteurs d’un groupe s’auto-attribuent, alors que l’hétéronyme (ou exonyme) est l’ethnonyme qui leur est attribué par d’autres (Cardona 1982).

Les années passées, j’avais déjà proposé l’idée selon laquelle certains ethnonymes qui identifient aujourd’hui des groupes précis, étaient autrefois utilisés différemment dans l’espace de l’Europe romaní (Piasere 1992b: 197, 2004: 15-22). Je dois dire que ce sont des linguistes attentifs à l’histoire romaní, tels que Yaron Matras et Peter Bakker, qui ont fait sans nul doute le plus de progrès dans ce domaine.

Il convient tout d’abord de récapituler les questions de départ.

L’histoire de l’extérieur est construite sur deux noms essentiellement: “Égyptiens” et “Tsiganes”, et sur les termes dérivés dans les différentes langues. D’autres termes, comme “Tartares”, “Païens”, “Bohémiens”, “Noirs”, “Pharaons”, “Philistins” ont ou ont eu des zones de diffusion limitées à certaines régions d’Europe. Quoi qu’il en soit, ces termes ont été considérés comme des synonymes d’une langue à l’autre, et ils ont contribué à construire un champ sémantique homogène dans l’espace européen. Les deux termes principaux furent importés directement par les intéressés:

- ils se disent eux-mêmes “Égyptiens” dès 1418, en Allemagne (cf. Winstedt 1932: 106);
- ils se disent eux-mêmes “Tsiganes”: le terme apparaît sous la forme *secani* dans un document allemand de 1417: “*secanos se nuncupantes*” (“s’auto-dénonment *secani*”; cf. Corner 1723: 1226); dans un texte italien de 1430, le terme *zengani* apparaît associé au “peuple du Pharaon”: “que vocabantur *zengani* et dicebant esse de gentibus Furagonis” (“ils s’appelaient *zengani* et disaient qu’ils étaient des gens du Pharaon”; cf. De Minicis 1870: 62).

Ces termes importés constitueront la seule source d’identification pour les auteurs suivants, lesquels construiront toute une cosmologie sur les Tsiganes/Égyptiens qui marquera d’un sceau profond l’histoire de l’Europe moderne. Même lorsque seront publiés, au XVII^e siècle, les premiers ouvrages qui leur sont entièrement consacrés, je veux parler de ceux de Fritsch (Fritschius 1660) et de Thomasius (1671), aucun effort ne sera fait pour adopter un regard de l’intérieur, et pourtant, à d’autres égards, le XVII^e siècle a été un siècle curieux de détails ethnographiques (Landucci 2014). Ces termes deviendront des hétéronymes souvent méprisants, que les intéressés n’auront de cesse de refuser.

Concernant le regard de l'intérieur, la littérature de divulgation et une bonne partie de la littérature scientifique donnent pour acquis que les Égyptiens/Tsiganes correspondent aux personnes qui s'auto-définissent de la manière suivante (figure 1):

1. Les Roms (*Rom, Roma, Romá* – marqué "R" dans la figure 1) résident historiquement en Europe orientale, dans les Balkans et en Italie méridionale; des Balkans, ils se sont déplacés par vagues successives vers l'Occident et vers l'Orient, à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle surtout.

2. Les Sinté (*Sinte, Šinti, Sinti, Cinti* – "S") résident en Allemagne et dans les régions frontalières voisines, telles que l'Autriche et la Bohême, en plus de l'Italie du nord. De l'Italie du Nord, certains sont partis pour la France (*Sinti pjemontákeri*, piémontais).

3. Les *Mānuš* ("M") sont les Sinté allemands qui ont migré en France au cours du XIX^e siècle, et c'est ainsi qu'ils s'appellent aujourd'hui.

4. Les Kalé (*Kalé, Kale, Kāle, Calós*) résident dans la péninsule ibérique (*Gitanos*) et en Finlande; en revanche, ceux du pays de Galles auraient disparu en tant que groupe linguistique au cours du XX^e siècle. De nombreux Kalé ou Calós de la péninsule ibérique ont été historiquement déportés, ou ont émigré en Amérique latine (on connaît bien les *Calons* du Brésil).

5. Les *Rom(a)ničel(a) / Rom(a)ničel(s)* résident en Angleterre: un grand nombre d'entre eux a été historiquement déporté ou a émigré en Amérique du Nord, en Australie, en Nouvelle Zélande.

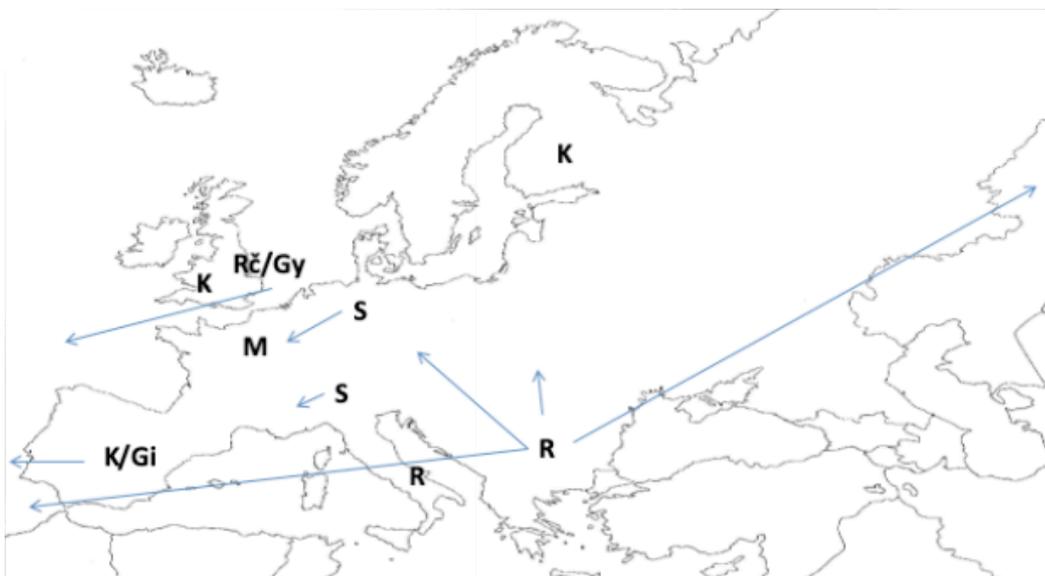


FIG. 1: Europe romani "standard". R = Rom; S = Sinté; M = Manuš; K = Kalé; Rč = Rom(a)ničel(a); Gy = Gypsies; Gi = Gitanos .

Cette subdivision tourne essentiellement autour de la triade Roms/Sinté/Kalé, et elle est si bien entrée dans l'usage courant que certains auteurs (y compris des auteurs roms) ont proposé au fil des années qu'il s'agissait de trois "tribus" qui étaient déjà constituées et séparées ainsi en Inde. Dans ce que nous pouvons appeler la "romologie continentale", distincte de la britannique, les Manuš sont commodément englobés dans les Sinté au sein de la triade Roms/Sinté/Kalé, alors que les Rom(a)ničels sont ignorés: cantonnés à l'Angleterre ou éparpillés dans des pays anglophones loin de l'Europe, plus connus simplement sous le nom de *Gypsies*, ils ont dû subir leur positionnement périphérique insulaire, et ils ont disparu. Les Roms, les Sinté et les Kalé ont subi en même temps un processus d'essentialisation, amplifié dans le processus d'ethnisation politique qui s'est développé ces dernières décennies. Ces dernières décennies, justement, c'est le terme "Rom/Roma" qui prévaut largement, surtout dans les documents de l'Union européenne où il est en train de remplacer l'ancienne catégorie des Égyptiens/Tsiganes, au point que chez les non-Roms il est en train d'acquérir une connotation négative.

Porteur d'une longue expérience ethnographique auprès de familles qui se disent *Sinti* lorsqu'elles parlent en italien et qui se disent *Róma* lorsqu'elles parlent romanès (Piasere 1985), d'une part, découvrant d'autre part qu'au XIX^e siècle, les *Rom* du Molise (Italie centrale) se disaient également *Kalé* (Ascoli 1865: 153) et qu'au XX^e siècle ils avaient une sorte d'autonomie secondaire dans *Rumničela* (Cerelli *et al.* 1993: 15), il devenait évident pour moi que ces classifications, tant de l'extérieur que de l'intérieur, s'avéraient fort simplistes. C'est pourquoi, il y a plus de vingt ans (Piasere 1994), j'ai proposé justement d'établir une histoire romaní "du dedans", qui commencerait à montrer la relativité historique des groupes actuels dénotés par ces ethnonymes, à l'aide de l'histoire sémantique de ces termes et de leur répartition dans le temps.

L'état de l'art

Entre-temps, comme je l'ai dit, les linguistes ont entrepris des études dans ce sens. Considérant des textes de langue romaní et des dictionnaires de la pègre recueillis à partir du XVIII^e siècle dans la zone de l'Allemagne actuelle, Matras (1998, 1999) découvre que des parlants un dialecte similaire au dialecte parlé aujourd'hui par les Sinté, et dans des zones habitées par des Sinté, avaient tendance à se dire Kalé. Il analyse aussi la fameuse étude de Rüdiger sur le romanès de 1782, dans laquelle l'informatrice dit clairement que les Tsiganes sont les *Kalé*, les "noirs", et les non-Tsiganes sont les *Parne*, les "blancs". Selon Matras, cela signifie que l'autonomie "Kalé" était beaucoup

plus répandu autrefois qu'aujourd'hui: autrefois, les Kalé formaient peut-être un seul groupe qui traversait l'Europe du nord-ouest au sud-est sans solution de continuité (figure 2). D'après cette reconstruction, nous pourrions dire que les Kalé d'aujourd'hui (ou ceux qui étaient attestés au XX^e siècle), relégués aux limites de l'Europe (péninsule ibérique, pays de Galles, Finlande), constituent des îles résiduelles de cette présence plus vaste. Le terme "Sinté" apparaît quant à lui pour la première fois (sous la forme *sinde*) dans un dictionnaire de la pègre de 1787, en tant qu'hétéronyme pour dénoter les "Tsiganes", et il ne serait apparu comme autonome en Allemagne qu'à la fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e. Matras cite Puchmayer, un auteur de Bohême, qui expliquait en 1821 que les Tsiganes allemands se définissaient "Zinde", et les Tsiganes de Bohême et de Hongrie "Rom" ou "Kalé" (Puchmayer 1821: III-IV). Le terme "Sinté" serait un emprunt linguistique: non seulement il ne dérive pas de "Sindi" (la région indienne), comme on le dit encore souvent, mais il ne serait pas même un terme d'origine néo-indienne. Matras conclut en disant qu'il s'agit d'un emprunt récent, devenu un autonome qui s'est superposé à "Kalé" et l'a supplanté définitivement au début du XX^e siècle. Il s'agirait d'un emprunt "de groupes *peripatetic* voisins", employé comme "terme mimétique" (*camouflage term*; Matras 2004: 67). La proposition de Matras est résolument novatrice.



FIG. 2: L'aire "KALÉ" aux XVIII^e-XIX^e siècles. Reconstruction sur la base de Matras 1999.

Entre-temps, Peter Bakker (1999) avait initié une étude sur les dialectes de la langue romaní de l'Europe occidentale (dialectes scandinaves, anglo-romani, ibéro-romani, basco-romani etc.). Remarquant que les formes du terme *Romaničel* existent dans différents dialectes de ce qu'il appelle la "branche septentrionale", il émet l'hypothèse qu'il s'agirait d'une caractéristique de ces dialectes, qui serait évidemment survenue dans l'histoire européenne de ces groupes (figure 3), et aujourd'hui largement perdue.



Fig. 3: L'aire "ROM(A)NIČEL(A)" aux XVIII^e-XIX^e siècles. Reconstruction sur la base de Bakker 1999.

Cependant, dans sa présentation du dialecte des *Romacel* de Parakalamos (Grèce du nord-ouest), Matras (2004: 67) répond quelques années après que ce terme, que l'on trouve tant en Grèce, justement, qu'en Crimée sous la forme *Urumčel'* ou *Urmačel'* (voir Marushiakova, Popov 2004: 155), ne peut pas être une innovation des dialectes de l'ouest. Il souligne de surcroît que l'autonyme type *Romaničel* se rencontre souvent dans des zones voisines ou bien superposé au terme type *Kalé* (lequel, contrairement à *Romaničel*, n'apparaîtrait qu'en Espagne, au pays de Galles, en Finlande, et autrefois en Allemagne). *Romaničel/Romacel* ferait partie d'un pool de termes qui existaient déjà dans le "Early Romani" (le romanès parlé dans l'Empire byzantin entre le X^e et le XII^e siècle), comme *kale* et *manuš*, qui n'ont survécu qu'aux marges de l'Europe (*ibidem*: 68); je ne comprends pas bien si l'ethnonyme ferait partie du pool à compter de l'Early Romani, ou s'il s'est ajouté après, parce que Matras écrit que le terme n'est peut-être (*possibly*) pas "pré-européen, mais est entré dans le lexique après l'établissement en Europe" (*ibidem*: 66).

Ce débat des linguistes brouille complètement le cadre habituel des répartitions que nous avons vues auparavant.

Répartition historique des ethnonymes

Je voudrais continuer ici ce débat, et je discuterai à la fin les hypothèses des linguistes. En suivant leur procédure “diffusionniste”, nous procéderons de la sorte: nous partons à la recherche des premières attestations des auto-nymes, puis nous les reportons sur la carte de l’Europe. Les surprises, autant que les confirmations, sont intéressantes.

Il faut dire que dès les premiers et rares documents linguistiques recueillis au XVI^e et au XVII^e siècle, nous voyons apparaître des termes dont la signification n’est pas marquée ethniquement:

- dans le manuscrit hollandais de van Ewsun, antérieur à 1570, le mot “rom” (*horom*, i.e. *o* (le) *rom*) apparaît pour la première fois, dans le seul sens d’“homme mâle”, et le mot “romni” (*hiromini*, i.e. *i* (la) *romni*) dans le sens de “femme” (Kluyver 1910-11);

- dans la liste de termes recueillie par Scaliger, probablement dans le sud de la France, publiée par Vulcanius en 1597, le mot “manuš” (*manosch*) apparaît pour la première fois dans le sens d’“homme” (*vir*), et “femme” (*mulier*) est traduit par *gagi*. Aucune distinction ethnique n’est signalée;

- “manuš” (*manusch*; avec *mensch*) apparaît également dans la liste recueillie (peut-être en Allemagne) par Ludolf un siècle plus tard (1691: 214), cette fois dans le sens d’“être humain” (*homo*).

Il ne s’agit pas d’étiquettes “ethniques”: pour van Ewsun, Scaliger et Ludolf, les personnes dont ils parlent sont toujours des Tsiganes/Égyptiens. Il faudra attendre le XVIII^e siècle pour trouver les premières déconstructions, et ce sera un processus lent, qui durera près d’un siècle et demi, et qui aura besoin d’une bonne dose de *serendipity*.

Le premier document est le petit dictionnaire recueilli par Mathurin Veysière de La Croze en 1727, publié à titre posthume en 1741. La Croze (1661-1738) était un huguenot français qui avait fui à Berlin, et qui était devenu bibliothécaire du prince-électeur de Brandebourg. Célèbre orientaliste, il voulait vérifier la liste de Ludolf, célèbre éthiopiste, et se rendit dans ce but à la prison de Spandau (aujourd’hui un quartier de Berlin) pour rendre visite à des détenus *cingani*. La liste qu’il recueille ouvre une petite fenêtre sur l’intérieur: les termes génériques pour “homme” (*rom*)¹ et “femme” (*romni*) sont confirmés, de même que le terme général pour “être humain” (*manusch* et *mensch*). Le terme *čavo* (*tschabo*) est également mentionné comme terme générique pour “enfant” (et non pour “enfant rom”). Mais ce qui importe, c’est

1. Le terme “rom” est suivi de “Hans”, peut-être pour *rom-ano* (l’adjectif de “rom”); à moins qu’il ne s’agisse du nom de l’informateur. Bakker (1999: 197) suggère même de lire “romanisel”.

que l'on voit apparaître pour la première fois l'autonyme Kaló (*calou*) pour "Tsigane" (*Cinganus*) et l'hétéronyme Gažo, (*ieğadjou*, i.e. *jek* (un) *gažo*), ici dans l'acception prototypique exacte de "paysan" (*rusticus*), qu'il a gardée encore aujourd'hui dans de nombreux dialectes du romanès. Ce document confirme donc pleinement l'interprétation de Matras (1999) sur la présence de l'ethnonyme Kalé chez les Tsiganes allemands du XVIII^e siècle, et permet même d'attribuer une date antérieure d'une trentaine d'années à sa première attestation². Ce qui est important, c'est que le glossaire mentionne également le nom de la langue tzigane: *romanischib* (i.e. *romani šib*)³, et précise que "les dialectes diffèrent les uns des autres dans une certaine mesure". Autrement dit, ce texte remarquable et peu cité montre que ces Kalé utilisaient pour eux-mêmes l'adjectif *romanó*. L'utilisation de cet adjectif (et de l'adverbe correspondant *romanés*) est encore présent aujourd'hui dans tous les dialectes du romanès, quel que soit l'autonyme utilisé comme substantif (Piasere 2004), et c'est le signe d'une ancienne unité culturelle.

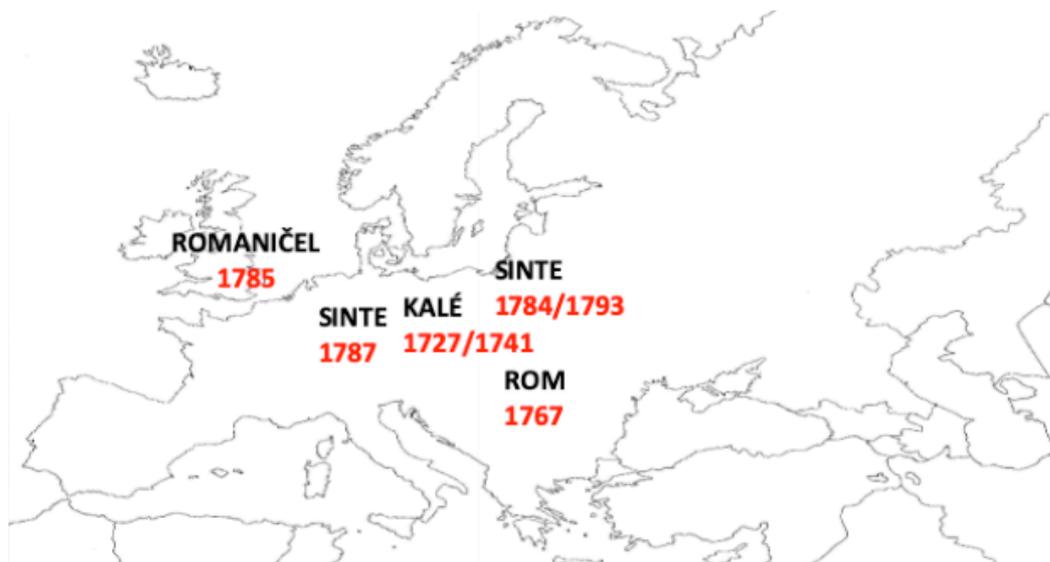


FIG. 4: L'apparition des autonymes dans les sources du XVIII^e siècle.

La figure 4 montre l'ordre chronologique d'apparition des ethnonymes dans les sources: après Kalé, Rom comme autonyme (*Rome*) est cité la première fois par un historien hongrois en 1767 (cf. Pray 1767: 274); Romaničel

2. Matras cite un dictionnaire allemand de la pègre comme premier document; voir Beytrag 1755: 36.

3. Le texte donne également les entrées *tscheeb* (i.e. *čib*) pour "langue" et *rakriben* pour "langue, dialecte".

(*Romana chil*) en 1785 en Angleterre (cf. Bryant 1785: 85); Sinte tout d’abord comme hétéronyme (*Sinde*) dans un dictionnaire allemand de la pègre de 1787 (cf. Schäffer 1787: 11), puis en 1793 (mais recueilli en 1784) comme autonome avec toute une déclinaison complète, dans la Prusse-Orientale (cf. Biester 1793: 366); *Manuš* (*Manisch*), très présent dans les dictionnaires de la pègre allemande (Matras 1998), n’apparaîtra qu’en 1822 comme hétéronyme (cf. Grolman 1822: 45). Les premières recherches systématiques sur la langue et les premières recherches ethnographiques du XVIII^e siècle marquent donc la première grande déconstruction de la catégorie des Tsiganes/Égyptiens.

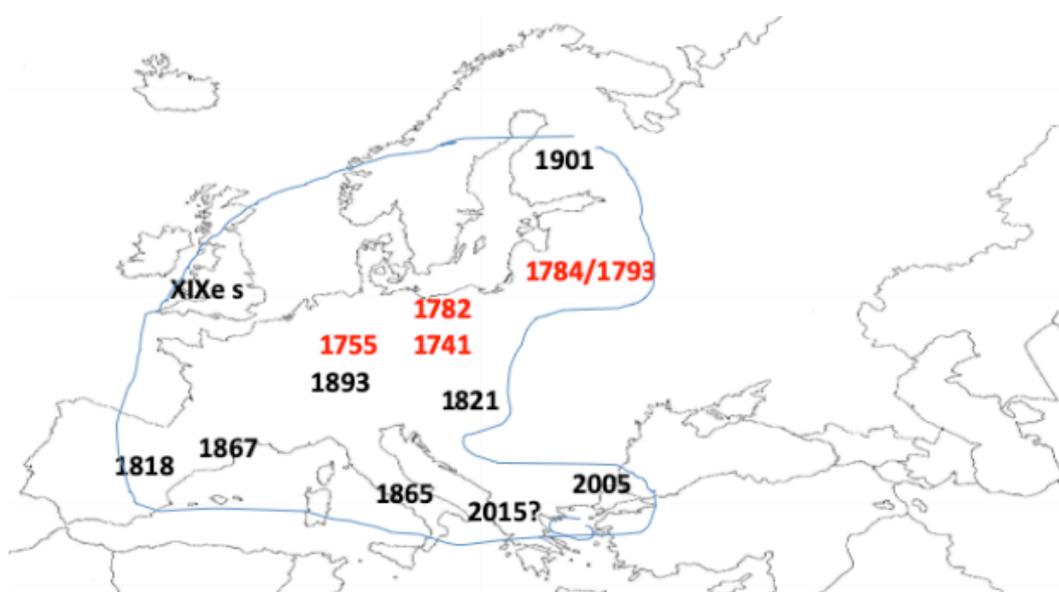


FIG. 5: Reconstruction de l’aire “KALÉ” à partir des sources des siècles XVIII^e-XXI^e.

Toutefois, la répartition de la figure 4 ne doit pas nous induire en erreur. Si l’apparition quasi simultanée des autonymes témoigne d’un premier effort de décentralisation des auteurs qui les mentionnent, cela ne signifie pas pour autant qu’elle reflète la répartition des groupes au XVIII^e siècle tels que nous les reconnaissons. Si nous regardons la succession des apparitions des autonymes, nous voyons que les aires de coexistence se superposent. La figure 5 concerne l’aire Kalé. Après le texte de La Croze de 1727/1741, il apparaîtra pendant tout le XVIII^e siècle dans des textes se rapportant à des contextes allemands, et toujours dans des domaines linguistiques que nous définirions aujourd’hui “Sinté”. Comme je l’ai dit, Matras (1998, 1999) l’a bien mis en évidence⁴, montrant également qu’il se maintenait dans les dic-

4. Voir aussi Beytrag 1755; Rüdiger 1782; Schäffer 1787.

tionnaires sinté jusqu'au début du XX^e siècle⁵, pour disparaître ensuite. Nos données renforcent sa découverte. À partir de 1818, il apparaît de manière stable dans les dictionnaires des gitanos espagnols (cf. Bright 1818: LXXXI – *calli*); dans la deuxième moitié du XIX^e siècle apparaissent les Kalé du pays de Galles “découverts” par Groome (1881), puis les Kalé de Finlande (cf. Thesleff 1901: 46); en 1865, toutefois, Ascoli avait déjà dit que le Tsigane du Molise (Italie méridionale) se dit *Rom*, mais également *Kaló* (cf. Ascoli 1865: 153). Aujourd'hui, nous savons qu'un groupe qui s'auto-dénomme *Kalé* existe également à Didymoticho, dans l'extrême nord-est de la Grèce, à la frontière de la Turquie européenne, et peut-être en Albanie⁶. Je rappelle que l'adjectif *kalo* ou *kaló*, “noir, nègre, foncé” se maintient largement en romanes y compris dans les groupes qui ne l'utilisent pas comme autonome. Dans quelques cas, il a été attesté que *Kalé* a été remplacé par le synonyme *Melalé* (“noir, sale”) et au début du XIX^e siècle, Bischoff (1827: 108) traduit “Zigeuner”, entre autres, par *mellèle* et *melléli tschel*⁷.

En somme, l'aire historique “Kalé” semble être beaucoup plus vaste que l'aire actuelle, mais également plus vaste que l'aire reconstruite par Matras.

La figure 6 se réfère à l'aire “Rom”, à savoir l'aire historique où *Rom* est le seul autonome, ou l'autonome principal. Nous savons que le terme avec le sens de “homme, mari” est signalé dès le XVI^e siècle, mais nous savons également que dans certains dialectes de l'Europe occidentale, c'est là sa seule signification, alors qu'il garde la signification “homme de l'*in-group*”, en opposition à *gažo*, de façon moins marquée en présence d'autres autonomes. Après sa première apparition en 1767 en Hongrie⁸ comme autonome principal, voire unique, il est confirmé en 1776 et en 1777 par deux autres auteurs à propos des Tsiganes de la Slovaquie et de la Transylvanie actuelles⁹. Dans les décennies qui suivront, le terme sera toujours répertorié pour les Tsiganes des Balkans et de l'Europe de l'Est, et il apparaîtra pour la première fois en Russie en 1789 (cf. Szujew 1789: 129). En 1865, il est signalé comme autonome en Italie centro-méridionale, la seule région où il apparaît comme

5. En plus des auteurs cités par Matras (Liebich 1863; von Sowa 1893; Finck 1903), ajoutons Gilliat-Smith (1907) concernant les Sintés de la vallée du Rhin.

6. Voir www.domresearchcenter.com/journal/16/greece6.html, dernier accès 01/12/2017, et Scrimieri 2015: 112.

7. Je rappelle également qu'en finlandais et en estonien, les termes *mustalainen* et *mustlane* (dérivés de *musta/must*, “noir”) signifient exactement “tsigane”. Il s'agit de l'un des rares cas de convergence entre autonome et hétéronyme.

8. Pray (1767: 274) dit clairement: “Ipsi enim se lingua vernacula Rome appellant” (“dans leur langue, ils se disent *Rome*”).

9. *Romé* in Augustini ab Hortis (1776), *Rom* in Benkò (1777).

ethnonyme principal en dehors de l'Europe orientale (cf. Ascoli 1865: 153). En 1870, Paspatis le confirmera pour la Roumélie et la Turquie, dans son célèbre ouvrage. Comme nous le voyons, avant la grande diaspora des Roms à partir des Balkans de la deuxième moitié du XIX^e siècle, cet autonyme semble être confiné à une région très limitée, qui ne connaît pas virtuellement les superpositions que nous trouvons dans les autres régions européennes.



FIG. 6: Reconstruction de l'aire "ROM" à partir des sources des siècles XVIII^e-XIX^e.



FIG. 7: Reconstruction de l'aire "SINTE" à partir des sources des siècles XVIII^e-XIX^e.

La figure 7 montre l'aire "Sinté". Nous disions que le terme apparaît pour la première fois dans un argot allemand de la pègre rédigé en Allemagne du Sud-Ouest en 1787 (Schäffer 1787: 11); toutefois, la référence principale est l'étude signée par Biester (1793) concernant des Sinté qui vivaient à l'autre bout du monde allemand, dans l'extrême-est de la Prusse. Cette étude fut publiée avec la signature de Biester dans la revue que celui-ci dirigeait à Berlin, mais nous savons aujourd'hui avec certitude qu'elle était en réalité de Kraus (Röttgers 2018)¹⁰. Kraus était philosophe à la Cour de Kant à Königsberg, où il enseignait la "Philosophie pratique". À partir de 1784, avec l'aide de plusieurs collaborateurs, il avait commencé ce qui a probablement été la première recherche ethnographique menée par des universitaires chez les tsiganes. Dans l'article, il est dit que "le terme est commun uniquement au pluriel" (Biester 1793: 365) et il y apparaît bien décliné dans ses sept cas. L'auteur n'hésite pas à le faire dériver de "Sindh", la région indienne. Il s'agit d'une étymologie erronée, mais compréhensible à une époque où il fallait consacrer la provenance de l'Inde, laquelle commençait tout juste à être proposée. Comme nous le disions, cette étymologie est encore très suivie, mais elle sera dénoncée dès 1883 par Pischel (1883: 60)¹¹. Quoiqu'il en soit, après la publication de Biester, le terme apparaîtra souvent à propos des Tsiganes de l'Allemagne, et dans la première moitié du XIX^e siècle nous le trouvons dans les pays voisins, la Pologne (Wiszniewski 1835: 63; *Sinte*; *Sintender ave-la*, i.e. "il vient de chez les Sinte") et la Suède (Onkel 1849: 279; *sinte-raklepa*, i.e. "langue sinta"). Les *Sinti* italiens apparaissent plus tard dans la littérature: en 1867, les Sinti piémontais nomadisant de part et d'autre de la frontière française (Bataillard 1867) et dès 1894 les *Sinte rosengre* de l'Italie centrale dans les manuscrits de Caccini (publiés en 1996 et 2001). Ce dont nous sommes sûrs, c'est que dans tous les dictionnaires sinté, l'apport allemand est diversement important, ce qui montre que tous les Sinté ont eu des liens avec des pays germanophones.

Arrêtons-nous rapidement sur "Manuš". Nous savons qu'avec la signification générique d'"homme" il est signalé dès le XVI^e siècle, et qu'avec celle de "Tsigane" – mais comme hétéronyme –, il apparaît pour la première fois dans un dictionnaire allemand de la pègre de 1822; comme autonome pour les Tsiganes allemands, il apparaît dans le dictionnaire de Liebich (1863: 145),

10. D'après des sources d'archive, Röttgers écrit que Biester "s'est contenté de transférer dans un essai les résultats de Kraus, avec l'autorisation explicite de ce dernier et la promesse de ne pas citer son nom" (2018: 98). Röttgers suppose que Kraus s'est abstenu de publier les résultats à la première personne, afin de ne pas révéler sa collusion avec la philosophie de la vie tsigane, qui portait à préconiser un type d'illuminisme alternatif et subversif.

11. Voir également Piasere 1992a; Matras 1999; Bakker 1999.

avec d'autres autonymes tels que *Sinto*, *Kalo* et *Rom*, puis de manière claire dans le texte de Bataillard (1867) sur les Manuš émigrés en France. Aujourd'hui, les Manuš en France semblent utiliser ce terme exclusivement comme autonome (Valet 1986), mais dans tous les autres dialectes, il a conservé la signification générique d'"homme" que vous avons déjà trouvé au XVI^e siècle.

Et nous arrivons à "Rom(a)ničel(a)", sur lequel nous devons insister plus longtemps. Nous trouvons le terme réalisé (ou peut-être uniquement transcrit) sous différentes formes: *Romaničal*, *Romaničel*, *Romničal*, *Romničel*, *Romanišel*, *Romasel*, *Romacel*, etc.; au pluriel, il peut rester invariable (*Rom(a)ničel*) ou avoir un pluriel régulier en *-a* (*Rom(a)ničela*) ou, sous la forme anglicisée, en *Rom(a)ničals*. Si la première partie du terme dérive sans aucun doute de *romanó*, adj. de *rom*, l'étymologie de *-čal/-čel* a longtemps représenté un problème, d'autant qu'il ne se trouve jamais tout seul, mais uniquement dans ce mot composé. En réalité, quelques lexiques du XIX^e siècle indiquent *čel* avec le sens de "peuple" (par ex. Bischoff 1827: 101), mais l'on ne connaît pas de passages de textes où il figurerait vraiment comme terme autonome. À l'instar du féminin régulier *rómani* (ou *romani*) *čaj*, "fille rom", il a parfois été considéré comme une forme usée du masculin *rómano čavo*, "garçon rom", d'où *romano-čal* (un hypercorrectisme inexistant) et *romani-čal* (MacRitchie 1886: 98-99). De la même manière, plusieurs auteurs l'ont interprété comme un terme issu de la fusion de *romané čavé*, "enfants / jeunes roms". Quelqu'un interpréta *čel/-šel* avec la signification de "cent" (*šel*), *Romaničel/Romanišel* signifiant alors quelque chose du genre "des centaines de Rom" > "groupe rom".

Une première expérience visant à faire dériver *čal* du sanscrit fut réalisée par John Sampson (1907: 16, note), qui parvint toutefois à la conclusion suivante: "Il n'est pas possible de relier *čal* ni au skt. *jāti* 'race', 'caste', 'famille', 'tribu', d'où l'Hindi *jāt*, *jāti*, ni à *Jāṭ*, nom d'une race indienne – et ce nonobstant l'intérêt ethnologique pour cette dérivation" (1926: 52). Il finit par supposer que *čal* n'est pas autre chose qu'une forme rare de *čave*, revenant lui aussi à *rómane čave* "enfants / jeunes roms". Une deuxième proposition nous vint de Ralph Turner (1966: 4902, 4904, 4911) qui relia expressément *-čal/-čel* de *Romaničal/Romaničel* au skt. *cēlla* > pkt. *cella*, "garçon", mais aussi "disciple, partisan", lui attribuant grosso modo la signification étymologique de "garçons / compagnons roms".

Après une suggestion volante de Matras¹², la proposition étymologique que je pourrais faire est que *-čel/-sel/-cel* dérive en réalité de l'arménien ancien *c'el*, "tribu, groupe parental, ethnologie, peuple" et par conséquent, littérale-

12. Communication personnelle, Janvier 2017.

ment “tribu, ethnie romaní, des Roms”. Dernièrement, les arménismes présents dans le romanès ont suscité une plus grande attention chez les linguistes, qui découvrent qu’ils sont beaucoup plus nombreux que ce que l’on croyait (Boretzki 1995; Orengo 2003; Scala 2005). Maintenant, les spécialistes de cette langue nous disent qu’en arménien moderne, la prononciation classique /c’et/ est devenue /c’ey/ et il semble que le passage d’une latérale vélaire à une spirante vélaire sonore (*t>ɣ*) se soit généralisé au cours du XI^e siècle (Scala 2004: 340; Orengo 2007: 569). Il s’ensuivrait que notre autonyme ne devrait pas s’être formé postérieurement à cette période¹³.

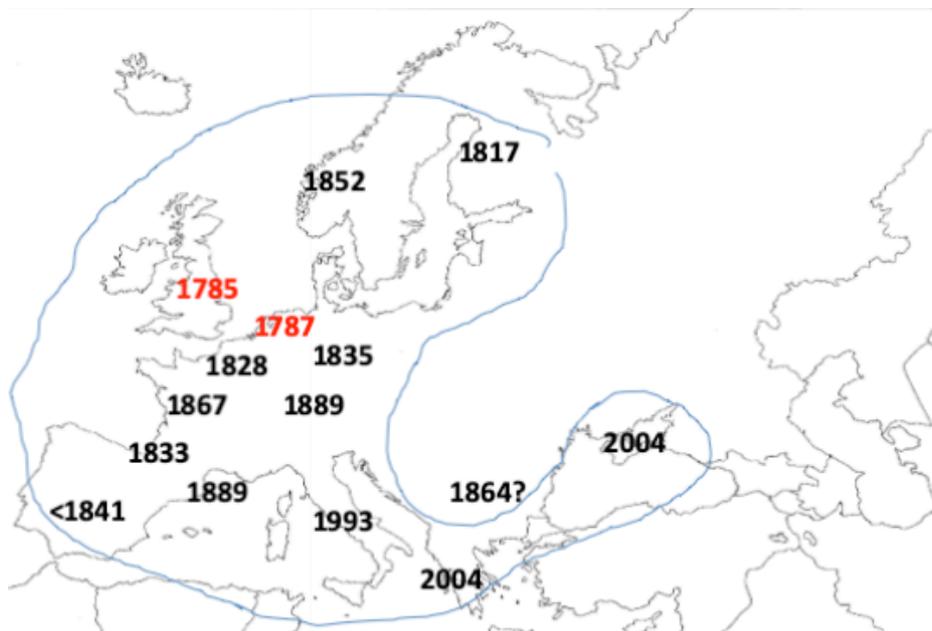


Fig. 8: Reconstruction de l’aire “ROM(A)NICĀL(A)” à partir des sources des siècles XVIII^e-XXI^e.

Le terme *Romaničal/Romaničel* semble être le seule qui se soit spécialisé dans la signification d’un autonyme collectif: “peuple rom”. Les temps et les répartitions de son apparition dans nos sources éclairent d’un jour nouveau le sujet qui nous occupe (figure 8):

13. Plutôt qu’une forme faible du pluriel (comme le proposait Sampson 1926), le “i” de *Roman-i-čel* pourrait simplement dériver du réajustement phonétique de la voyelle finale du premier constituant des composés, qui en romanès se transforme en *-i* ou bien, s’il est manquant, qui y est ajouté. Nous pouvons trouver d’autres exemples, pas très nombreux mais de source sûre: *Melleličel* (<*mellelo+čel*, litt. “sale, noir”, autre terme pour “Tsiganes”), *Hekišlup* (<*heko+šlup* “haie/trou”, nom d’un groupe manuš qui vit dans des zones rurales “au milieu des haies”), *Romanisinde* (<*romano+sinde*, litt. “Sinti rom”, autonyme consigné au XIX^e siècle), *čumid-* (<*čum+d-* “baiser+donner”, “embrasser”), *kakiğaló* (<*kako+ğaló* “cousin”; cf. Piasere 2017), etc.

Angleterre. Il apparaît de manière hésitante dans le tout premier dictionnaire de langue romaní recueilli par Bryant à la fin du XVIII^e siècle, sous la forme *Romana chil* pour “a gypsey” (1785: 85); avant 1800, Writer consigne le collectif *Romané chel*, “pack of Gypsies” (“troupeau de Tsiganes”; Grosvenor 1908: 167), et Irvine (1819: 64) explique immédiatement après que “les *Gipsies* s’appellent eux-mêmes [...] dans leur dialecte particulier *Roomdichil* (*Rum-ne-chu-ne-wale*, vagabonds)”¹⁴. Le terme est consigné dans les dictionnaires qui suivront: Harriot (1830: 519, 540) donne *Romnichal* et *dasto Romni-chal*, “une compagnie de Tsiganes”; Smart (1863: 4) donne *Romany chal*; Smart et Crofton (1875: 131) donnent le singulier en *Rómani-chal* et le pluriel en *Rómani-chalaw*. Depuis lors, cet ethnonyme se retrouve en concurrence avec *Romani* ou *Romanies*. Au début du XX^e siècle, la distinction d’avec les Gypsies gallois, les *Kāle*, apparaît assez claire, mais Sampson est ambigu sur le sujet, comme je le dirai.

Pays germaniques. Si, comme nous l’avons vu, ce sont les *Kale* et les *Sinte* qui apparaissent surtout dans les textes des pays germaniques, pour autant “Romaničel” n’en est pas totalement absent. Il apparaît au Pays Bas en 1787, dans un document où un accusé dit appartenir aux *Rommelscheele* ou *Zwarten* (“noires”; Egmond 1993: 142). En 1827, Bischoff note l’autonyme *Melleli tschel*, alors que le terme apparaît dans la *grammatische Skizze* d’Adolf Graffunder (1827: 108): en 1835, il visite Friedrichslohra, la colonie pour Sinté mise en place en Turingie de 1831 à 1837, et il écrit clairement qu’ils se disent *Romnitschël*, dont une alternative serait *Romnimānusch*, un terme qui ne sera plus répertorié par la suite (1835: 51). Il explique:

Lorsque les Tsiganes se rencontrent, ils s’appellent, et même s’ils viennent des régions les plus lointaines, ils se demandent: “*han du me* [i.e. *dumé, tumen*] *Romnitschël?*” – Êtes-vous *Romnitschel?* et la danse joyeuse commence (*ibidem*: 52).

Pays nordiques. *Rommani-sæl* et *Rommani* sont consignés par Sundt (1852: 19, 386) chez les Tsiganes de la Norvège, avec la signification de “Tater” (Tsigane). À son avis, ces *Rommani-sæl* étaient arrivés en Norvège depuis la Finlande. Le terme avait été consigné dans ce pays dès 1817 par Arwidsson avec *Romanisäl* (Bugge 1858: 147); au cours du XIX^e siècle, d’autres consignent *Romasel* ou *Romani sel* (Thesleff 1901: 82). Au début du XX^e siècle, concernant les Tsiganes finlandais, le dictionnaire de Thesleff indique en même temps les autonomes *Kāle*, *Romansël* et *Rom* (1901: 46, 82).

France. La situation française se présente plus complexe. Le terme est bien attesté au Pays basque, à l’extrême Sud-Ouest, à partir de 1833 (*Romaneichl*, pl.; Walckenaer 1833: 81), confirmé en 1848 par Michel (1848: X; 1857: 144)

14. La tentative d’épeler corrige la faute de frappe (*Roomdichil* pour *Roomnichil*), mais embrouille le reste!

sous la forme “basquée” de *Erroumancel* et en 1862 par Baudrimont (*Errama itcéla*; 1862: 29). Celui-ci consigne aussi la forme “basquée” de “Rom”: *Errama*). Il a été confirmé par plusieurs auteurs au cours des décennies qui ont suivi, jusqu’aux études récentes de Bakker (1991) et de Vizarraga (2001). Dans le reste de la France en revanche, à part le témoignage de 1867 cité par Bataillard sur les *Rom(a)nitchel* de la Saintonge (sur lequel je vais revenir) nous n’avons pas d’autres informations directes. Pourtant, le terme *romanichel* est bien attesté dans le français entre le XIX^e et le XX^e siècle. Les premiers témoignages remontent aux textes de Vidocq (1828: 100; 1837: 65-68), un aventurier qui fut un temps informateur de la police, infiltré dans le milieu. Il est confirmé en 1832 par Louis Domeny De Rienzi, qui écrit:

J’ai connu enfin en Europe trois de leurs Rabers ou chefs qui m’ont assuré qu’ils se donnent eux-mêmes le nom de *Roumna-Chal*. Ces deux mots appartiennent à la langue mahratte, et signifient “hommes errants dans les plaines” (1832: 366).

Nous le trouvons ensuite entre le XIX^e et le XX^e siècle dans les dictionnaires de l’argot (par ex. Larchey 1881: 318), dans des textes littéraires (par ex. Richepin 1890), politiques (par ex. Bonnier 1907-1908) et scientifiques (par ex. Marie, Mac-Auliffe 1920). Les *Erromitxela* du Pays basque sont connus pour avoir subi une dure répression au début du XIX^e siècle: ils furent déportés et dispersés dans différentes régions de France, et ceux qui étaient restés ou qui étaient revenus ont subi un processus d’assimilation qui les a fait disparaître. Il est probable que le terme *Romanischels* (*Romanischel*) soit devenu synonyme de Tsiganes (“bohémiens”) dans le français de ces années-là, prenant des connotations fortement négatives, et c’est la raison pour laquelle les intéressés l’ont abandonné. Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, De Vaux de Foletier écrivait que “malgré son origine, il ne plaît guère à la plupart des Tsiganes parce qu’ils l’entendent prononcer trop souvent avec mépris et lui trouvent donc un sens péjoratif”(1981: 19). Dans un texte de Bataillard (1867), à l’époque où des Manus allemands, des Sinti italiens et des Roms hongrois arrivent dans le pays, les *Rom(a)nitchel* figurent clairement en voie de disparition. Ce qui laisse entendre que les bohémiens dont parlent les chroniques de la France moderne pouvaient s’appeler vraiment *Rom(a)nitchel*.

Espagne. Si les études sur les *Erromitxela* du Pays basque sont connues, il est en revanche moins connu que cet ethnonyme a été consigné au XIX^e siècle également chez les gitans catalans (MacRitchie 1888: 39), tant sous la forme *romnitchel* que sous la forme *romanishel*, *romnishel*. D’autre part, le terme figure déjà dans le dictionnaire des gitans espagnols d’Usos y Río, de la première moitié du XIX^e siècle, qui expliquait que *romaní chai* signifiait “descendentes de los Jitanos”, et que *romani chal* était devenue une “hierba de

los Jitanos” (Torrioni 1987: 53). Il est à noter que Usos y Rios, comme autonyme des gitans espagnols, donne également *rom-roma*, “nombre jenerico de la nacion ó secta de los Jitanos”, et *cales*, “Jitanos” (*ibidem*: 34). Le terme passera dans le célèbre ouvrage de Borrow, *The Zincali*, où il écrira que *chai* dérive de *chal* et que les gitans de l’Estrémadure appelaient l’Égypte *Chal* (1841, vol. 1: 38), raison pour laquelle le terme ne pouvait que signifier “Égyptiens”(!); mais il consigne également un *rumijele* avec la signification de “pèlerin” (1841, vol. 2: 98).

Italie. Le terme fait à ce qu’il semble des apparitions sporadiques. Caccini l’inscrivait dans le dictionnaire des *Šinte rosengre* avec la signification étrange (métaphorique?) de “zibeline” (*romanischel/e*; 2001: 76). Aujourd’hui, il semble être toujours en usage chez les Rom abruzzais, comme nous l’avons dit (*rumničela*)¹⁵, mais dans la littérature il n’est attesté que dans une comptine transcrite en 1993 par Francesca Manna (cf. Cerelli *et al.* 1993: 15).

Je rappelle enfin les *Romacel* de la Grèce et les *Urumčel’*, *Urmačel’* de la Crimée, dont j’ai parlé plus tôt. Il faut leur ajouter le lemme répertorié par Vaillant en 1868 dans un dictionnaire des Roms roumains. Vaillant n’est pas un auteur toujours digne de foi. Il contient l’entrée “*Romnic’el*”, qu’il traduit par “fils de la femme”, et propose l’étymologie *romni* = femme et *c’el* = fils, mais il explique que c’est “ce que se disent les Sigans” (Vaillant 1864: 124). Je cite cette source par souci d’exhaustivité, même si le terme ne sera plus consigné par la suite en Roumanie.

Discussion

Le cadre que je viens de présenter me semble éloquent. Bien sûr, il existe le risque que certains auteurs aient commis un plagiat en introduisant dans leur dictionnaire des mots pris chez d’autres (Grant 1995), mais il faut également veiller à ne pas appliquer un présentisme trop envahissant, considérant les dialectes roms tels que nous les connaissons aujourd’hui fixes et statiques. Il se peut que ces dialectes se soient formés entre le XV^e et le XVII^e siècle, il n’en reste pas moins que les sources nous montrent souvent des exemples de romanès réunissant des caractéristiques que nous classons aujourd’hui dans des groupes dialectaux distincts (Friedman, Dankoff 1991: 17). L’histoire à rebours utilise le présent comme moment de départ mais c’est un moment réflexif, non pas un moment absolu. Je m’explique mieux.

Une fois que l’on a commencé à déconstruire les Tsiganes/Égyptiens au XVIII^e siècle, il s’est construit petit à petit un monde rom fait de discontinuités. Les “tsiganologues” du XIX^e siècle (également une minorité) qui ten-

15. Riboldi, communication personnelle, juin 1993.

taient de voir les choses “du côté des Roms”, vivaient à l’ère du développement des nationalismes, et ils étaient très influencés par le nationalisme méthodologique. Ils avaient tendance à penser les “tribus tsiganes” comme si elles étaient des “nations”, quoique à l’état primitif ou bucolique. Le rôle de l’ethnonyme en tant que mot qui les étiquetait devenait alors important et, à l’instar des populations d’un pays qui n’ont qu’un seul nom (Italiens, Français, Espagnols...), les membres d’une “tribu tsigane” devaient logiquement n’avoir qu’un seul nom. L’idée qu’il puisse y avoir plusieurs noms collectifs, ou une série variable avec un nom davantage utilisé et un autre un peu moins, ou plusieurs noms utilisés différemment suivant le contexte, ou même aucun nom ou presque, n’était pas envisagée. Un article de Paul Bataillard (1867) est lumineux à ce propos. Nous pouvons le considérer comme le manifeste de la nouvelle “tsiganologie” (terme qu’il a lui-même forgé): il nous montre une déconstruction des Tsiganes/Égyptiens enfin complétée et, en même temps, le recensement détaillé des différentes “tribus” tsiganes de la France, avec leur autonyme unique. Je rappelle que Paul Bataillard est le plus grand historien des Tsiganes du XIX^e siècle; il ne se contentait pas de faire des recherches d’archives, mais il sillonnait la France à la recherche de campements et de quartiers tsiganes et recueillait souvent des textes en romans. Cette connaissance directe dont il faisait preuve lui a permis, en 1867, de déterminer avec précision la présence d’“au moins quatre ou cinq tribus différentes” de *bohémiens* en France (figure 9). Il expliquait que (1867: 1110-1112):

1. Nous avons ceux qui se définissent *Manuš* (*Männousch*): ils vivent en Alsace-Lorraine, mais également à Paris; ce sont des Tsiganes allemands venant de la Rhénanie et du Wurtemberg.
2. Nous avons les *Kalé* (*Khalé*): ils vivent dans le Roussillon, ce sont des Gitans catalans.
3. Nous avons les *Sinté* (*Sinti*): ils vivent dans le sud-est de la France, à la frontière italienne, ils viennent du Piémont et de la Savoie.
4. Nous avons les *Romaničel* (*Roumancel*, *Romnitcheł*, *Romanitcheł*): ils vivent dans le Pays basque français, mais ils ne font qu’un avec ceux du Pays basque espagnol. Ils parlent une langue tsigane fortement corrompue.
5. Nous avons également ce que l’auteur appelle la “tribu spéciale” (*ibidem*: 1111) des *Romaničel* français (*Romnitcheł* ou *Romanitcheł*); elle vit en Saintonge et est issue d’une famille de Tsiganes de la Savoie et de la Suisse.

À ces “tribus”, Bataillard ajoute l’indication d’un nouveau groupe hongrois, qu’il n’a jamais rencontré personnellement, mais dont lui ont parlé ses amis *Manuš*. Il en parlera plus tard dans d’autres articles. Pour l’instant, il dit qu’ils s’appellent *Romené*. Nous savons qu’il s’agit des fameux Roms *kalderaš*

qui commençaient alors leur diaspora, mais notons que Bataillard ne cite jamais le terme “Rom” comme autonyme, disant que ces quatre noms “sont les principaux et presque les seuls qui aient cours parmi les Tsiganes d’Europe” (Bataillard 1867: 1112). La photographie que nous donne Bataillard ressemble aux nombreuses autres qui suivront, surtout au XX^e siècle. Elle se fonde doublement sur le nationalisme méthodologique: 1) on va voir quels sont les groupes ou “tribus” présents sur un territoire national donné; 2) on consigne les autonymes avec difficulté, au point que Bataillard les définit comme des “noms secrets”. Une fois qu’un nom est consigné par un auteur, il tend à essentialiser le réseau de familles dénotées et à faire passer au second plan d’autres auto-dénominations éventuelles. Par exemple, si les Gitanos “s’appellent le plus souvent *Khalé*” (*ibidem*), comme l’écrit Bataillard, comment s’appellent-ils “le moins souvent”? Il ne nous le dit pas: ce sera MacRitchie (1888), vingt ans plus tard, qui nous dira qu’ils se disent aussi *Romanishel*, *Romnishel*, ou *Romnitchel*.

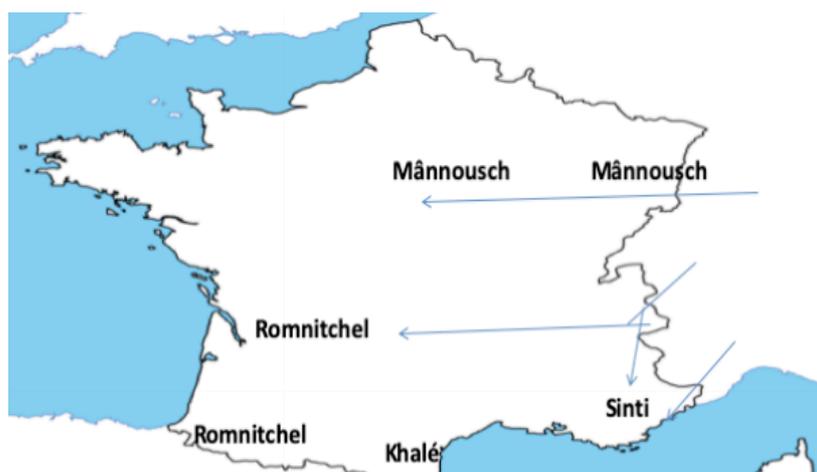


FIG. 9: Autonymes en France. Reconstruction sur la base de Bataillard 1867.

Cependant, de nombreuses sources que nous avons à notre disposition nous donnent une photographie différente. Nous pouvons avoir ces types d’informations:

1. deux sources (dictionnaires ou textes) différentes indiquent des autonymes différents pour une même “tribu”, ou pour des “tribus” de la même zone géographique;
2. un même dictionnaire reprend des autonymes différents pour une même “tribu” ou groupe national, c’est-à-dire vivant dans un pays donné.

Dans le premier cas, nous pourrions tout à fait penser que les deux auteurs ont eu à faire à des “groupes différents” cohabitant sur un même territoire (situation courante aujourd’hui dans de nombreux endroits d’Europe). Dans le deuxième cas, nous pourrions penser que le même auteur a eu des informateurs de “tribus” différentes, et qu’il a amalgamé les informations, encore sous l’influence de la catégorie traditionnelle de Tsiganes/Égyptiens. Néanmoins, nous avons parfois des preuves qui conseillent de faire confiance même aux sources les moins sûres. Rudolf von Sowa (1853-1900) a été un collecteur méticuleux de dictionnaires et de textes en romanès de la fin du XIX^e siècle, et sa précision et son sérieux sont reconnus aujourd’hui (Grant 1995). Citoyen austro-hongrois de Brno, il étudia différents dialectes de “Tsiganes” en Europe et au Brésil. Après une visite à une communauté de la Westphalie, il publia en 1889 une étude linguistique qui présentait entre autres une série de phrases en romanès avec la traduction en allemand, et nous pouvons lire (von Sowa 1889: 203):

1. “*Me džāva paš les romēni-čēl. Ich gehe unter die Zigeuner*” – Je vais chez les *romēni-čēl* (Tsiganes).

2. “*Hal tu ja čačq romēni-čel? Bist du ein echter Zigeuner?*” – Es-tu un vrai *romēni-čel* (Tsigane)?

3. “*Me hom je čačq kālo. Ich bin ein echter Zigeuner (Schwarzer)*” – Je suis un vrai *kālo* (Tsigane; “noir”).

4. “*Me hom je čāči dādeski ròmni. Ich bin eine Zigeunerin von unverfälschter Abkunft (eine echte väterliche Zigeunerin)*” – Je suis une vraie *romni* (Tsigane) du côté de mon père.

D’après ces phrases, que nous classons aujourd’hui parmi les dialectes sinté (terme qui ne figure pas ici), nous voyons qu’il y a trois autonymes utilisés en même temps: *Romēni-čel* (attesté comme collectif et comme identifiant individuel), *Kāle* (ici au singulier) et *Rom* (ici au féminin). Les données de von Sowa prouvent que des auteurs antérieurs, moins experts que lui dans la langue, ne mentaient pas: si les termes *Kalo* et *Rom* (avec *Sinto* et *Manuš*) avaient également été attestés quelques décennies plus tôt par Liebich (1863: 263) dans la Turingie proche, seul Graffunder, soixante ans auparavant, avait dit que les Tsiganes en Allemagne se disaient *Romnitschēl*, comme nous l’avons vu¹⁶. Or, ce témoignage apparemment isolé et apparemment hors contexte venait d’être confirmé. Dans l’ensemble, les matériaux des “Tsiganes allemands” de von Sowa (1893), qui avait conduit ces années-là

16. “*Rómano chal*” apparaît également dans la bouche d’un Tsigane allemand que Francis Groome a rencontré à Göttingen à la même période (Groome 1881: 45); la forme en “-o” est un correctisme erroné ou une projection de l’auteur.

des recherches non seulement en Westphalie, mais aussi en Prusse orientale et en Bohême nord-occidentale, matériaux tous linguistiquement classifiables comme “sinté”, font apparaître les autonymes suivants (j’écris en majuscule les autonymes primaires et en minuscule ceux qui paraissent être secondaires):

- Westphalie: ROMANIČEL, KALE, rom;
- Prusse orientale: rom (KALE et SINTE ne figure pas ici; les termes avaient été attestés par Kraus via Biester en 1793);
- Bohême nord-occidentale: SINTE, rom (ils parlent *romenes*; *manuš* et *kalo* sont attestés, mais sans signification ethnique).

Nous retrouvons ailleurs des situations similaires. Dans le dictionnaire gitan d’Usuz y Río, apparemment recueilli en Espagne avant 1841, figurent les autonymes suivants (Torrioni 1987: 34, 52, 53):

- *cales* (pl.): “jitanos”;
- *caló*: “hombre negro; jitano”;
- *rom-roma*: “marido-maridos; jitano-jitanos – Nombre jenerico de la nacion ó secta de los jitanos”;
- *romani chai* (pl.): “descendientes de los jitanos”.

Ce dernier terme, transmis par Borrow (1841) sous la forme *rumijele* dans le sens de “pèlerin”, puis dans la Catalogne proche à la fin du XIX^e siècle par MacRitchie (1888), ne fait pas des gitans de la péninsule ibérique un groupe isolé, comme ils ont souvent été présentés. D’autre part, il existe des sources historiques documentées montrant que le peuplement gitan de la péninsule n’a pas eu lieu uniquement à partir du nord, comme on le dit d’habitude, mais également par la mer, de la Grèce en passant par l’Italie (López de Menezes 1968), et que pendant l’Ancien Régime les contacts entre les Roms du sud de l’Italie et les Gitanos espagnols étaient fréquents (Aresu 2012).

D’autres fois, nous pouvons les reconstruire grâce à des sources de provenance différente, comme l’a montré Bakker (1999: 200). D’autres fois encore, nous pouvons identifier leurs “jeux”. Après que Groome (1881: 81-82) ait repéré le *deep* romanès des Tsiganes gallois, les tsiganologues anglais du XX^e siècle ont construit deux identités nettement distinctes: les *Kāle* gallois (qui auraient disparu aujourd’hui du point de vue linguistique) et les *Romaničels* (ou *Romane* ou *Romanies*) anglais. Pourtant, le témoignage de Sampson n’est pas des plus précis: il écrit que le terme *romaničal* “est connu de toute la famille Wood”, c’est-à-dire de ses principaux informateurs, “bien que, à strictement parler, ce ne soit pas un terme tsigane/gallois” (1926: 53). Mais qui décide quel terme “à strictement parler” appartient à un dialecte ou à un autre? Nous entrons ainsi dans le “jeu romanès” dont parle Williams (1988), dans

cette lutte pour l'identité à laquelle les ethnonymes n'échappent certainement pas, où le positionnement des interlocuteurs est fondamental dans le choix du lexique qui sera utilisé.

Conclusion

Les données présentées montrent que, du point de vue historique, des réseaux de familles se présentent en Europe avec plusieurs noms pour se reconnaître entre eux. Ces noms sont souvent utilisés comme une alternative, parfois en concurrence, mais aujourd'hui nous ne sommes plus capables de reconstruire le "jeu romanès" raffiné dans lequel ils pouvaient être utilisés d'une fois sur l'autre.

Le terme le plus chargé de sens est *rom/romni*: dans les cosmologies roms il a une épaisseur ontologique, dans le sens où il distingue un être humain rom d'un autre être humain non-rom. Le sens de "mari" est en phase avec les usages, profondément enracinés dans l'indo-européen, selon lesquels le conjoint est simplement "mon homme" ou "ma femme" (Benveniste 1969: 246-247). Comme l'a bien interprété Matras (2004), ce terme ne devient pas toujours un collectif, et donc un "vrai" ethnonyme. C'est peut-être chez les Tsiganes gallois et anglais que la référence au collectif a été la plus atténuée, les seconds optant souvent, par ailleurs, pour l'adjectif substantivé *romanies*. Son rôle ancien d'unificateur continue à être attesté par l'utilisation de l'adjectif partagé (*romanó/-î*) et de l'adverbe partagé (*romanés*).

L'autonyme *Kalé* semble avoir une diffusion historique encore plus vaste que celle que Matras (1999) avait supposée. Nous pouvons penser qu'il s'agit de la traduction romanès de la façon dont les populations locales étaient généralement appelées, d'après la couleur de leur peau: les "noirs". Il s'agirait donc d'un hétéronyme qui serait devenu un autonyme parce qu'il était reconnu comme acceptable: nous sommes les "noirs", et vous, les "blancs", ainsi que l'expliquait l'informatrice à Rüdiger en 1782. La dimension ontologique ne manque pas: des Gypsies anglais disent encore aujourd'hui qu'ils ont le *kalo rat* (*kawlo rattee*) le "sang noir" (Matras 2010: 158). Considérant la traînée moyen-orientale qui parcourt la littérature des témoignages sur les Tsiganes "noirs/foncés", nous pouvons estimer qu'il s'agit d'une hétéro-/auto-reconnaissance pré-européenne, dans un processus partagé de proto-racisation des identités. Largement partagée au départ, l'étiquette s'est historiquement spécialisée pour dénoter des réseaux plus restreints et/ou localisés. Nous pouvons également supposer que c'était l'autonyme "le moins secret" et le plus facilement décelable par quelqu'un de l'extérieur, parce qu'il était le plus "traduisible": d'où les nombreuses traces anciennes¹⁷.

17. Sur la "ligne de la couleur tsigane", voir Piasere 2015: 42-55.

L'autonyme *Romaničela* semble avoir une diffusion historique encore plus vaste que celle que Bakker (1999) avait supposée. Et Matras (2004) a raison: le terme est presque toujours présent en même temps que *Kale/Kalé*, mais ajoutons qu'il est également presque toujours présent en même temps que *rom*. Que *-čel(a)* soit de dérivation sanscrite ou de dérivation arménienne, il s'agit d'un terme composé qui est né dès le début pour être un autonyme, un nom de peuple, au sens plein du terme. À la différence de tous les autres, il n'a pas de deuxième sens. Son ancienneté, datable au minimum au XI^e siècle comme nous l'avons dit, peut expliquer sa large diffusion. Et sa large diffusion historique produit un contraste puissant avec sa marginalisation actuelle en Europe, où il en est réduit à ne conserver que dans de rares cas la place d'autonyme principal. De ce point de vue, le cas de la France est exemplaire: largement entré dans le français du XIX^e siècle, que ce soit sous sa forme standard ou dans les versions non standard de l'*argot*, il est attesté comme autonyme pour les *Erromintxela* basques uniquement et, aujourd'hui, seulement en Espagne; si ce n'était le témoignage de Bataillard sur les *Romanitchel* du Saintonge du XIX^e siècle, nous ne disposerions d'aucune référence historique ou ethnographique. De même, nous n'avons aucun document linguistique spécifique. Nous pouvons uniquement conjecturer que le dictionnaire recueilli par Scaliger au XVI^e siècle appartenait à des *rom-Kalé-Romaničela*. Il semblerait que Bataillard nous ait laissé le dernier souvenir de ces *Romaničel* français vivant hors du Pays basque: il disait que ces familles étaient parties pour l'ouest de la France, en provenance de l'est de la France et de la Suisse, et il disait qu'ils contractaient des unions matrimoniales avec les *bohémiens* du sud et du nord de la France. Grâce aux recherches historiques, nous savons que les *erromintxela* français ont disparu à la suite de leur assimilation avec la population locale, qui a eu lieu dans les cent cinquante dernières années (Lougarot 2011). Les rares nouvelles de Bataillard nous indiquent que les quelques *Romaničel* fusionnaient avec des familles de *Kalé* et/ou de *Sinti* et/ou de *Manuš*. L'assimilation des *Romaničel* avec d'autres groupes est allée de pair avec l'assimilation dans la population non rom. Ce phénomène s'est certainement produit ailleurs. Les *Sinti* piémontais, qui parlent un dialecte sinto aberrant par de nombreux aspects, pourraient être un groupe historiquement issu de la fusion de réseaux de familles de provenances diverses. L'étude de l'histoire des réseaux de familles et de l'histoire des intermariages, de même que la recherche sur la diffusion des noms de famille, devrait aller de pair avec l'étude de la linguistique historique romani.

Et les *Sinti*? L'idée de Matras (1999), d'après qui le terme *sinte* est un mot entré dans le romanès à partir d'un jargon, puis devenu un autonyme, ne sera pas démontrée tant que l'on ne trouvera pas le groupe *peripatetic* dont il serait issu. Sa thèse se fonde sur trois considérations:

1. Dans les sources allemandes, le témoignage du terme *Kalé* précède celui de *Sinte*. C'est un indice qui me semble faible: nous avons vu que tous les autonymes apparaissent dans les sources en une cinquantaine d'années au cours du XVIII^e siècle, en phase avec le développement général de la linguistique et de l'ethnographie (souvent à des fins de contrôle social). Par ailleurs, l'hypothèse selon laquelle il serai entré chez les Sinté allemands entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e (Matras 1999: 110) doit être également vérifiée: cela signifierait que tous les Sinti qui vivent aujourd'hui dans le nord de l'Italie n'y seraient arrivés qu'au XIX^e siècle. Si cela est attestable pour les Sinti du Haut-Adige (Tauber 2006), il est difficile de le démontrer pour d'autres: les Sinti (*Šinte*) avec qui Caccini (1911) a vécu dans la deuxième moitié du XIX^e siècle racontaient des anecdotes qui avaient eu lieu en Italie et qui remontaient au début du XIX^e siècle.

2. Le terme *sinte* apparaît en premier lieu comme hétéronyme dans un texte en allemand non standard. Il s'agit là encore d'un indice faible: la même chose a lieu en France pour *romaničel*, mais il est difficile de dire que *romaničel* a été inventé par les non-Roms¹⁸.

3. Le terme est un emprunt, il n'est pas d'origine indienne: en romanès, les substantifs masculins d'origine indienne ou pré-européenne ont leur pluriel en *-a* ou en \emptyset (i. e. inchangé) – dit Matras – alors que ceux d'origine européenne ont leur pluriel en *-e* ou *-i* (1999: 110). Mis à part le fait qu'en romanès les substantifs masculins d'origine indienne se terminant par voyelle ont leur pluriel en *-e* (*bāle*, *čirikle*, *kirme*, *ja(n)re*, *pele*, *gaḡe*, etc.), quoi qu'il en soit, emprunt ou pas, son étymologie reste inconnue. En qualité d'anthropologue, je fais remarquer que les linguistes n'ont pas encore tenu compte du fait que dans le romanès des Sinté, *sinte* n'a pas seulement la signification d'un autonyme, mais qu'il signifie également "parents", et il signifie "parents" y compris lorsqu'on parle du contexte des *gaḡe*: par exemple, "ce *gaḡo* a ses *sinti* (ses parents)" n'est un jeu de mots qu'en apparence. Ce n'est que très récemment que des anthropologues ont insisté sur cela (Piasere 1992a; Tauber 2006). Des membres de la Gypsy Lore Society l'avaient remarqué au début du XX^e siècle en examinant des textes de Sinti piémontais et allemands (Winstedt 1910: 244; Macfie 1910), et Caccini (1911) l'avait relevé pour les *Šinte rosenḡre* de l'Italie centrale, mais la chose n'a aucunement atti-

18. D'ailleurs, on peut signaler qu'en ancien allemand les formes *sindom*, *sind*, *sint*, *gisint*, *gisind*, *gesinde*, *gisindi* etc. (pour "voyager, voyage, compagnons de voyage, vagabond", etc.) sont bien connues, et on pourrait suggérer que le terme, renvoyant donc au "nomadisme", était un archaïsme préservé dans un jargon, à partir duquel il est ensuite entré dans leur langue.

ré l'attention¹⁹. C'est pourquoi *sinto* figure au nombre des autonymes, comme *rom*, *manuš*, *kalo*, qui naissent à partir d'un prototype renvoyant à d'autres significations: homme, être humain, noir, parent, nomade (?)... Une fois encore, *romaničel(a)* reste le seul autonyme "plein".

Je terminerai par une interrogation: les linguistes identifient deux grands centres d'innovation linguistique dans l'histoire du romanès européen: un dans les Balkans, l'autre en Allemagne (Matras 2005). De notre point de vue également, il s'agit de deux régions importantes. Les Balkans semblent être la région où l'autonyme rom s'impose rapidement, où les traces des termes alternatifs *kale* et *romaničel* sont quasi nulles (si ce n'est en Grèce), où la simplification est accompagnée d'une explosion d'"ergonymes", de noms de métier (*Rom kalderaša/calderari*, *čurara*, *fierari*, *rudari*, etc.) L'Allemagne figure comme la région où se maintiennent le plus longtemps les trois autonymes pré-européens *Rom*, *Kale* et *Romaničel* et, pendant une période, en coprésence avec *Sinte* et *Manuš*, lesquels s'imposeront et rayonneront dans les pays limitrophes. Qu'est-ce qui a favorisé historiquement la réduction ethnonymique d'une part, et la prolifération ethnonymique d'autre part? C'est pour répondre à des questions comme celle-ci que des historiens (qui étudient l'histoire de l'extérieur), des anthropologues (qui étudient l'histoire de l'intérieur) et des linguistes (qui étudient l'histoire du romanès et de ses contacts avec les autres langues) devraient unifier leurs recherches et renforcer leurs collaborations.

19. Wolf (1960) fait dériver *sinto* du skt. *sant* "connexion, lien", mais l'étimologie ne semble pas suivre les règles de transformation phonétique skt. > romanes reconstruites par les linguistes (cf. Matras 2002).

BIBLIOGRAPHIE

- Aresu, Massimo, 2012, *La coexistence oubliée. Tsiganes, pouvoirs et construction de la déviance dans la Sardaigne d'Ancien Régime*, Thèse de Doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Ascoli, Graziadio Isaia, 1865, *Zigeunerisches*, Halle, Heynemann.
- [Augustini] ab H[ortis, Samuel], 1775-1776, Von dem heutigen Zustande, sonderbaren Sitten und Lebensart, wie auch von denen übrigen Eigenschaften und Umständen der Zigeuner in Ungarn, *Allergnädigst-privilegirte Anzeigen aus sämmtlich-kaiserlich-königlichen Erbländern, herausgegeben von einer Gesellschaft*, Wien [La publication est divisé en 44 issues].
- Bakker, Peter, 1991, Basque Romani. A preliminary grammatical sketch of a mixed language, in *The Margin of Romani. Gypsy languages in contact*, Peter Bakker, Marcel Cortiade, eds, Amsterdam, Insitut voor Algemene Taalwetenschap: 56-90.
- Bakker, Peter, 1999, The Norther branch of Romani. Mixed and non-mixed varieties, in *Die Sprache der Roma. Perspektiven der Romani-Forschung in Österreich im interdisziplinären und internationalen Kontext*, Dieter W. Halwachs, Florian Menz, eds, Klagenfurt, Drava: 172-209.
- Bataillard Paul, 1867, Les Bohémiens ou Tsiganes à Paris, in *Paris Guide par les principaux écrivains et artistes de la France*, seconde partie, Paris, Librairie Internationale: 1107-1123.
- Baudrimont, Alexandre-Edouard, 1862, *Vocabulaire de la langue des bohémiens*, Extrait des Actes de l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, Bordeaux, Gounouilhou.
- Benkő, József, 1777-1778, *Transsilvania sive magnus Transsilvaniae principatus*, Vindobonae, Typis Iosephi nob. de Kurtzbök.
- Benveniste, Émile, 1969, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, vol. 1, Paris, Minuit.
- Beytrag zur Rotwellischen Grammatik, oder: Wörterbuch-Buch, von der Zigeuner-Sprache; nebst einem Schreiben eines Zigeuners an seine Frau, darinnen er ihr von seinem elenden Zustande, in welchem er sich befindet, Nachricht ertheilet*, 1755, Frankfurt und Leipzig, s. e.
- Biester, Johann Erich, 1793, Über die Zigeuner, besonders im Königreich Preussen, *Berlinische Monatschrift*, 21: 108-165, 360-393.
- Bischoff, Ferdinand, 1827, *Deutsch-Zigeunerisches Wörterbuch*, Ilmenau, Boigt.
- Bloch, Marc, 1931, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Armand Collin.
- Bloch, Marc, 1952 [1949], *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Arman Collin.
- Bonnier, Charles, 1907-1908, Les Romanichels à la Chambre, *Journal of the Gypsy Lore Society*, n.s., 1: 270-272.

- Boretzky, Norbert, 1995, Armenisches im Zigeunerischen (Romani und Lomavren), *Indogermanische Forschungen*, 100: 137-155.
- Borrow, George, 1841, *The Zingali*, 2 vol., London, Murray.
- Bright, Richard, 1818, *Travels from Vienna through Lower Hungary*, Edinburgh, Constable & Co.
- Bryant, Jacob, 1784-1785, Collections on the Zingara, or Gypsey Language, *Annual Register*: 83-89.
- Bugge, Sophus, 1858, Vermischtes aus der sprache der Zigeuner, *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung auf dem Gebiete der arischen, celtischen und slawischen Sprachen*, 1, 2: 139-155.
- Caccini, Sigismondo, 1911, *I Romi. L'ultima parola sugli Zingari*, Foligno, Campi.
- Caccini, Sigismondo, 1996 [1894], Correzioni a "Alcune voci del dialetto zingaresco italiano" di A. Colocci (1889), in *Italia romaní*, vol. 1, Leonardo Piasere, a cura di, Roma, CISU: 162-172.
- Caccini, Sigismondo, 2001, *La lingua degli Shinte rosengre e altri scritti*, a cura di Michele Barontini, Leonardo Piasere, CISU, Roma.
- Cardona, Giorgio Raimondo, 1982, *Nomi propri e nomi di popoli. Una prospettiva etnolinguistica*, Centro Internazionale di Semiotica e Linguistica, Università di Urbino, Documenti di lavoro, 119.
- Cerelli, Giuseppina, Maria Di Rocco, Aurelio Di Rocco s.d. [1993], *Rom abruzzesi*, a cura di Francesca Manna, Milano, Opera Nomadi Sezione di Milano.
- Corner, Hermann, 1723, Hermannii Corneri Ord. Praedicatorum Chronica Novella usque ad annum 1435 deducta, in *Corpus historicum Medii aevi, sive scriptores res in orbe universo, praecipue in Germania*, vol. 2, J. Georgius Eccardus, ed, Lipsiae, apud Gleditschii: 431-1344.
- De Minicis, Gaetano, 1870, *Cronache della città di Fermo*, Firenze, Reale Deputazione sugli Studi di Storia Patria per le Province di Toscana, dell'Umbria e delle Marche, tomo 4.
- De Vaux de Foletier, François, 1981, *Les bohémiens en France au 19e siècle*, Paris, Lattès.
- Egmond, Florike, 1993, *Underworlds. Organized Crime in The Netherlands 1650-1800*, Oxford, Polity Press.
- Fink, Franz Nikolaus, 1903, *Lehrbuch des Dialektes der deutschen Zigeuner*, Marburg, Elwert.
- Friedman, Viktor A., Robert Dankoff, 1991, The earliest known text in Balkan (Rumelian) Roman. A passage from Evliya Çelebi's *Seyāhat-nāme*, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 5th series, 1, 1: 1-20.
- Fritschius, Ahasverus, 1660, *Diatribes historico-politica de Zygenorum origine, vita ac moribus*, Jenae, Segenwald.
- Gilliat-Smith, Bernard, 1907, The Gypsies of the Rhine province in 1902-3, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 2nd series, 1, 2: 125-145.
- Ginzburg, Carlo, 2006, *Il filo e le tracce. Vero, falso, finto*, Milano, Feltrinelli.

- Graffunder, Alfred, 1835, *Ueber die Sprache der Zigeuner. Eine grammatische Skizze*, Erfurt, Otto.
- Grant, Anthony, 1995, Plagiarism and lexical orphans in the European Romani lexicon, in *Romani in contact*, Yaron Matras, ed, Amsterdam, Philadelphia, Benjamins: 53-68.
- Grolman, Friedrich Ludwig Adolf, 1822, *Wörterbuch der in Deutschland üblichen Spitzbuben-Sprachen, die Gauner- und Zigeuner-Sprache enthaltend*, vol. 1, Giessen, Müller.
- Groome, Francis Hinde, 1881, *In Gypsy tents*, Edinburgh, Nimmo & Co.
- Grosvenor, Lady Arthur, 1908, Whiter's "Lingua Cingariana", *Journal of the Gypsy Lore Society*, n.s., 2, 2: 161-179.
- Harriot, John S., 1830, Observations on the Oriental Origin of the Romnical, or Tribe Miscalled Gypsy and Bohemian, *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. 2: 518-558.
- Kluyver, Albert, 1910-1911, Un glossaire tsigane du seizième siècle, *Journal of the Gypsy Lore Society*, n.s., 4, 2: 131-142.
- La Croze, Mathurin Veyssière de, 1741, *Collectio vocum e lingua Cinganorum*, in *Histoire de la vie et des ouvrages de Mr. La Croze, avec des remarques de cet Auteur sur divers sujets*, M. [Charles-Étienne] Jordan, ed, Amsterdam, Changuion: 310-312.
- Landucci, Sergio, 2014 [1972], *I filosofi e i selvaggi*, Torino, Einaudi.
- Larchey, Lorédan, 1881, *Dictionnaire historique d'argot*, Paris, Dentu.
- Liebich, Richard, 1863, *Die Zigeuner in ihrem Wesen und in ihrer Sprache*, Leipzig, Brockhaus.
- López de Meneses, Amada, 1968, La inmigración gitana en España en el siglo XV, in *Martínez Ferrando Archivero. Miscelánea de estudios dedicados a su memoria*, Barcelona, Asociación Nacional de Bibliotecarios, Archiveros y Archeólogos: 239-263.
- Lougarot, Nicole, 2011, Les Bohémiens de Basse-Navarre et Soule (Pays Basque) à travers les actes d'état civil, les registres paroissiaux, ou des documents administratifs du 19ème siècle, www.euskonews.com/0615z/bk/gaia61504fr.html, dernier accès 02/06/2019.
- Ludolf, Job, 1691, *Ad suam Historiam Aethiopicam antehac editam Commentarium*, Francofurti ad Moenum, Jacquet.
- Macfie, Robert Andrew Scott, 1910, Engelbert Wittich. An appeal, *Journal of the Gypsy Lore Society*, n. s., 3, 4, page non numérotée.
- MacRitchie, David, 1886, *Accounts of the Gypsies of India*, London, Kegan Paul.
- MacRitchie, David, 1888, The Gypsies of Catalonia, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 1: 35-45.
- Marie, Auguste Armand Léon Mac-Auliffe, 1920, Étude de 344 Romanichels, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences de Paris*, séance du 5 juillet: 49-50.

- Marushiakova, Elena, Vesselin Popov, 2004, Segmentation vs. consolidation. The example of four Gypsy groups in CIS, *Romani Studies*, 5th series, 14, 2: 145-191.
- Matras, Yaron, 1998, The Romani element in German secret languages. Jenisch and Rotwelsch, in *The Romani element in non-standard speech*, Yaron Matras, ed, Wiesbaden, Harrassowitz: 193-230.
- Matras, Yaron, 1999, Johann Rüdiger and the Study of Romani in 18th Century Germany, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 5th series, 9: 89-116.
- Matras, Yaron, 2002, *Romani. A linguistic introduction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Matras, Yaron, 2004, Romacilikanes. The Romani dialect of Parakalamos, *Romani Studies*, 5th series, 14, 1: 59-109.
- Matras, Yaron, 2005, The classification of Romani dialects. A geographic-historical perspective, in *General and applied Romani linguistics*, Barbara Schrammel,, Dieter W. Halwachs, eds, Munich, Lincom Europa: 7-26.
- Matras, Yaron, 2010, *Romani in Britain. The afterlife of a language*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Michel, Francisque, 1848, Bohémiens, Mendians, Gueux, Cours des Miracles, in *Le Moyen-âge et la Renaissance*, Paul Lacroix, ed, tome 1, fol. I-XXII, Paris, s.e.
- Michel, Francisque, 1857, *Le pays Basque, sa population, sa langue, ses moeurs, sa littérature et sa musique*, Paris, Didot et C.
- Onkel Adam [Carl Anton Wetterbergh], 1849, *Hat och kärlek*, Stokholm, Östlund & Berling.
- Orengo, Alessandro, 2003, *I prestiti armeni nella romani*, Pisa, ETS.
- Orengo, Alessandro, 2007, Ancora sui prestiti armeni nei dialetti romani, in *Loquentes Linguis. Studi linguistici e orientali in onore di Fabrizio A. Pennacchietti / Linguistic and Oriental Studies in Honour of Fabrizio A. Pennacchietti / Lingvistikay kay orientaj studoj honore Fabrizio A. Pennacchietti*, Pier Giorgio Borbone, Alessandro Mengozzi, Mauro Tosco, eds, Wiesbaden, Harrassowitz: 565-571.
- Paspati, Alexandre G., 1870, *Études sur les Tchinghianés ou Bohémiens de l'empire ottoman*, Constantinople, Koroméla.
- Piasere, Leonardo, 1985. *Mare Roma. Catégories humaines et structure sociale. Une contribution à l'ethnologie tsigane*, Paris, Études et Documents Balkaniques et Méditerranéens, Mon. n. 8.
- Piasere, Leonardo, 1992a, Considerazioni sulla presenza zingara nel nord Italia nel XIX secolo sulla base di alcuni documenti linguistici, *Ce fastu?*, 68, 2: 233-67.
- Piasere, Leonardo, 1992b, Peripatetics, in *Encyclopedia of World Cultures*, Boston, Hall & Co, vol. 4, *Europe*: 195-197.
- Piasere Leonardo, 1994, *Il più antico testo italiano in romanes (1646). Una riscoperta e una lettura etnostorica*, Report n. 56, Istituto di Psicologia, Università di Verona.
- Piasere, Leonardo, 2004, *I rom d'Europa. Una storia moderna*, Roma, Bari, Laterza.

- Piasere, Leonardo, 2015, *L'antiziganismo*, Macerata, Quodlibet.
- Piasere, Leonardo, 2017, Kikiġalé, in *A Maurizio Bettini. Pagine stravaganti per un filologo stravagante*, Adriana Romaldo, a cura di, Milano, Mimesis: 289-293.
- Pischel, Richard, 1883, Die Heimat der Zigeuner, *Deutsche Rundschau*, 36: 353-375.
- Pray, Giorgius [György], 1767, *Annales Regum Hungariae*, pars IV, Vindobonae, Kaliwoda.
- Puchmayer, Anton Jaroslaw, 1821, *Románi Čib, das ist: Grammatik und Wörterbuch der Zigeuner Sprache, nebst einigen Fabeln in derselben. Dazu als Anhang die Hantýrka oder die Čechische Diebessprache*, Prag, Fürst-erzbischöflichen Buchdruckerey.
- Richepin, Jean, 1890, Les Romanichels, *Le Figaro illustré*, avril: 5-7.
- Röttgers, Kurt, 2018, Illuminismo nomade. Christian Jakob Kraus, in *I filosofi e gli zingari*, Gianluca Solla, Leonardo Piasere, a cura di, Roma, Aracne: 123-132.
- Rüdiger, Johann, 1990 [1782], *Neuester Zuwachs der teutschen, fremden und allgemeinen Sprachkunde in eigenen Aufsätzen, Bücheranzeigen und Nachrichten*, Hamburg, Buske.
- Sampson, John, 1907, Gypsy language and origin, *Journal of the Gypsy Lore Society*, n.s., 1, 1: 4-22.
- Sampson, John, 1926, *The dialect of the Gypsies of Wales*, Oxford, Clarendon.
- Scala, Andrea, 2004, Armeno e dialetti zingari. Note sparse e nuove proposte, in *Dall'Italia all'Armenia. Studi in onore di Gabriella Uluhogian*, Valentina Calzolari, Anna Sirinian, Boghos Levon Zekijan, a cura di, Bologna, Dipartimento di Paleografia e Medievistica, Università di Bologna: 337-347.
- Schäffer, Jakob Georg, 1787, *Sulz Zigeuner-Liste und genaue Beschreibung des zum Schaden und Gefahr des Gemeinen Wesens meistens in Schwaben, auch in Böhmen, Ungarn, so dann in denen Heßsen Hanau-Lichtenbergischen Landen, und besonders bey Pirmasens herum sich aufhaltenden und herum vagirenden Räuber- und Zigeuner-Gesindels*, Stuttgart, Cotta.
- Scrimieri, Federica, 2015, "Roma People like me". *Fondi europei e minoranza Rom in Albania*, Tesi di laurea magistrale, Università di Modena e Reggio Emilia.
- Smart, Bath C., n.d. [1863], *The Dialect of the English Gypsies*, Berlin, Asher & Co.
- Smart, Bath C., Henry T. Crofton, 1875, *The Dialect of the English Gypsies*, Second Edition, Revised and Greatly Enlarged, London, Asher & Co.
- Sundt, Eilert, 1852, *Beretning om Fante- eller Landstrygerfolket i Norge*, Christiania, Abelsted.
- Szujew, Wasilii, 1789, *Beschreibung seiner Reise von St. Petersburg nach Cherson in Jahren 1781 und 1782*, vol. I, Dresden und Leipzig, Breitkopf.
- Tauber, Elisabeth, 2006, *Du wirst keinen Ehemann nehmen! Respekt, Bedeutung der Toten und Fluchtheirat bei den Sinti Estraxaria*, Berlin, LIT Verlag.
- Thesleff, Arthrur, 1901, *Wörterbuch des Dialektes der Finnländischen Zigeuner*, Helsingfors, Finnischen Litteratur-Gesellschaft.

- Thomasius, Jakob, 1671, *Dissertatio Philosophica de Cingaris*, Lipsiae, Literis Johann-Erici Hannii.
- Torrioni, Margarita, 1987, *Diccionario caló-castellano de don Luis Usos y Río*, Perpignan, Université de Perpignan, Centre de Recherches Ibériques et Latino-Américaines.
- Turner, Ralph L., 1966, *A comparative dictionary of the Indo-Aryan languages*, London, Oxford University Press.
- Vaillant, Jean-Adolphe, 1864, *Grammaire, dialogues et vocabulaire de la langue des Bohémiens ou Cigains*, Paris, Maisonneuve.
- Valet, Joseph, 1986, *Vocabulaire des Manouches d'Auvergne*, Clermond Ferrand, s. e.
- Vidocq, Eugène-François, 1828, *Mémoires de Vidocq, chef de la police de Sûreté, jusqu'en 1827*, tome 1, Paris, Tenon.
- Vidocq, Eugène-François, 1837, *Les voleurs, physiologie de leurs moeurs et de leur langage*, vol. 2, Paris, chez l'Auteur.
- Vizarraga, Óscar, 2001, Erromintxela: notas para una investigación sociolingüística, *I Tchatchipen*, 33: 35-40.
- Von Sowa, Rudolf, 1889, Die Mundart der westfälischen Zigeuner, *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, 19: 192-2003.
- Von Sowa, Rudolf, 1893, Neue Materialien für den Dialekt der Zigeuner Deutschlands, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 47: 450-463.
- Vulcanius, Bonaventura, 1597, *De literis & lingua Getarum, sive Gothorum*, Lugduni Batavorum, ex Officina Plantiniana apud Franciscum Raphelengium.
- Walckenaer, Charles-Athanase, 1833, Sur la diversité des races d'homme qui habitent le département des Basses-Pyrénées et sur celle des Bohémiens en particulier, *Nouvelles Annales des Voyages*, octobre, 60: 64-84.
- Williams, Patrick, 1988, Langue tsigane. Le jeu "romanès", in *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*, Geneviève Vermes, ed, Paris, L'Harmattan: 381-413.
- Winstedt, Eric Otto, 1910, La Bella Chiavina. A French or Piedmont Gypsy Tale, *Journal of the Gypsy Lore Society*, n. s., 3, 4: 241-253.
- Winstedt, Eric Otto, 1932, Some Records of the Gypsies in Germany, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3rd series, 11, 3-4: 97-111.
- Wiszniewski, Michał, 1835, *Pomniki historyi i literatury polskiej*, vol. 2, w Krakowie, ruk Friedleina u J. Wildta.
- Wolf, Siegmund A., 1960, *Großes Wörterbuch der Zigeunersprache*, Mannheim, Bibliographisches Institut.

Leonardo PIASERE, PhD, is Professor of Cultural Anthropology and Ethnographic Epistemology and Hermeneutics at Verona University. An expert in Romani studies, he has conducted lengthy ethnographic and ethnohistorical studies on the topic and had directed numerous Italian and international research projects. He has acted as visiting professor in French, Spanish and Mexican universities. Furthermore, he has published works on the anthropology of kinship, ethnographic theory and the history of anthropology. His latest book: *La chiesa nomade. Per un'antropologia storica dell'evangelizzazione cattolica dei rom e sinti in Italia*, Milan, 2018.

leonardo.piasere@univr.it

This work is licensed under the Creative Commons © Leonardo Piasere

Pour une histoire des auto-dénominations romanès

2019 | ANUAC. VOL. 8, N° 1, GIUGNO 2019: 85-118.

ISSN: 2239-625X - DOI: 10.7340/anuac2239-625X-3800

